La fille de Staline en Suisse

La fille de Staline en Suisse (7/7): «Dans ce monde libre, je n'ai pas connu une seule journée de liberté»

Comme un havre inaccessible, la Suisse est restée présente dans l'esprit de Svetlana Allillouyeva. Plusieurs lettres écrites à ses amis français et suisses entre les années 1960 et 1980 témoignent de ce rêve. Sept.info les a retrouvées dans les familles dépositaires, Blancpain et Astier de la Vigerie. Et les dévoile en exclusivité.

PAR JEAN-CHRISTOPHE EMMENEGGER
— 07.01.2016

Le 21 avril 1967, après six semaines de clandestinité en Suisse, Svetlana Allilouyeva, transfuge soviétique, décolle de l'aéroport de Zurich. Destination: New York, où le Département d'Etat a organisé son arrivée. Elle bénéficie d'un visa de non-immigrante, valable six mois, dans un premier temps, et non d'un asile politique. (Lire les précédents chapitres de notre enquête, qui commencent par: «C'était du James Bond». (http://www.sept.info/svetlana-allilouyeva-cornelio-sommaruga-suisse/)) Se sentant grugée, la fille de Staline dénoncera ce fait des années durant.

A partir du moment où Svetlana quitte le sol suisse, elle n'aura de cesse de vouloir y revenir. Sa correspondance avec ses amis Claude Blancpain et Jean-Annet d'Astier de la Vigerie en témoigne. Ces lettres inédites, écrites entre 1967 et 1989, nous ont été transmises par leurs dépositaires François-Dominique Blancpain et Geoffroy d'Astier de la Vigerie. (http://wodka.over-blog.com/article-geoffroy-d-astier-emmanuel-d-astier-de-la-vigerie-48623979.html)

A peine arrivée aux Etats-Unis, Svetlana apprend une triste nouvelle: ses hôtes en Suisse, Claude et Bertrande Blancpain, ont été victimes d'un terrible accident de la route. Claude Blancpain est gravement blessé, son épouse n'a pas survécu. Svetlana envoie un télégramme de condoléances au rescapé: «Je suis bouleversée par cette terrible nouvelle. Suis de tout cœur avec vous et vos enfants. Impossible à croire. Svetlana.» (Télégramme du 24 avril 1967, traduit de l'anglais.)

Quelques jours plus tard, elle lui écrit une lettre pleine de compassion, traversée par ce cri du cœur: «Pourquoi n'est-ce pas plutôt mon avion qui est tombé ce même jour? Ma vie ici est, et sera, inutile.» (Lettre du 7 mai 1967, traduit de l'anglais.)

Telegramm Télégramme Telegramma
von / de / da | No | Wörter Mots | Aufgegeben den Consigné le segnato il
+ 31380 NEWYORK SDZ0159 23 24 1218A
Erhalten / Reçu / Ricevuto | Befördert / Transmis
13TC BERN CH | Heure/Ora 1918 | Name / Nom / Nome | nach / à / a | Stunde/Heure
MR CLAUDE BLANCPAI

Télégramme de Svetlana Allilouyeva à Claude Blancpain (24.4.1967).

Archives de François-Dominique Blancpain

Jean-Christophe Emmenegger

Claude Blancpain répond à Svetlana, depuis son lit d'hôpital, pour lui évoquer les souvenirs heureux; il prévoit son retour à Fribourg: «Lorsque vous reviendrez, nous irons prier sur la tombe de Bertrande.» (Lettre du 30 juin 1967.)

Six mois plus tard, il lui écrit encore: «Je suis un peu triste d'être sans nouvelles de vous. […] Je commence à me remettre de mes blessures. […] Quand revenez-vous en Suisse? Ma maison vous sera toujours ouverte et je serais très heureux de vous y accueillir.» (Lettre du 19 janvier 1968.)

Puis la correspondance s'interrompt pendant une quinzaine d'années. Svetlana ne répondra qu'en 1981.

> «Je souhaite de tout mon cœur être en Europe, – à Fribourg ou à Paris.»

Parallèlement, une autre correspondance s'instaure entre Svetlana et Jean-Annet d'Astier de la Vigerie (http://www.france-libre.net/jean-annet-dastier-de-la-vigerie/). Car ce dernier, frère de Bertrande Blancpain et neveu d'Emmanuel d'Astier de la Vigerie, avait également rencontré la fille de Staline à Fribourg. Elle lui écrit une longue lettre, dans laquelle s'expriment le désir d'une relation plus étroite et la frustration de n'y être parvenue: «Je voulais vous dire beaucoup plus de belles choses que je n'ai fait. Mais la vie est stupide – les gens doivent se hâter et partir au moment où ils rencontrent quelqu'un avec qui ils se sentent si bien.» (Lettre du 12 mai 1967, traduit de l'anglais.)

Faut-il attribuer cette proximité sentimentale à celle de deux personnes du même âge? A tout le moins, un puissant sentiment religieux se dégage de ce texte, à la limite de l'effusion mystique et sensuelle, comme dans les *Demeures* de sainte Thérèse d'Avila. Cela est flagrant dans le passage suivant:

«Prenez soin de vous, mon cher Jean-Annet. Peut-être que personne ne comprend mieux que moi à quel point vous avez besoin de soin et d'attention, – je vous donne toujours la main affectueusement, reposez-vous sur mon épaule, vous vous sentirez mieux […] Savez-vous prier, Jean-Annet? Essayez de prier pour elle, et peut-être que cela vous apportera une étrange joie, – cela arrive parfois. Ne soyez pas effrayé par les larmes, – parfois on trouve une grande joie dans les larmes, et c'est très difficile de ne pas pouvoir pleurer. Les larmes emportent loin le lourd fardeau du cœur, mon cher Jean-Annet. Je suis avec vous, je suis tout près de vous, Jean-Annet, donnez-moi vos mains,

reposez-vous sur mon épaule, laissons-nous pleurer ensemble, – vous comprenez que j'aimais Bertrande autant que vous, – je l'ai vue deux fois, mais j'ai tout compris de sa vie et de sa nature. Je l'aimais, comme on peut aimer au bout de seulement deux heures de conversation. (J'ai aimé ainsi mon dernier mari – au bout de deux heures de conversation je connaissais tout de lui, et je ne me suis jamais trompée).»

Dans une seconde missive, Svetlana évoque son installation douloureuse aux Etats-Unis: «Ma vie est devenue un enfer et ma *seule* [souligné par l'auteur] consolation, ce sont mes chers amis où qu'ils se trouvent – en Suisse, à Paris, et ici aussi.» (Lettre du 23 juin 1967, traduit de l'anglais.)

Puis, la correspondance avec Jean-Annet d'Astier cesse aussi (d'après les documents à notre disposition). Ces quelques lettres de l'année 1967 à Claude Blancpain et à Jean-Annet d'Astier révèlent deux choses: la fille de Staline se languit de ses amis européens, mais elle a aussi une conscience claire de l'adversité qui l'empêche de revenir sur le Vieux Continent.

Lettre de Svetlana envoyée à Jean-Annet d'Astier de la Vigerie le 12.5.1967 (enveloppe recto). Archives Geoffroy d'Astier de la Vigerie

Après quinze ans de silence, Svetlana se remet à rêver de l'Europe dans ses lettres à Claude Blancpain.

Dorénavant, Svetlana doit s'acclimater à sa nouvelle vie aux Etats-Unis. A son arrivée à New York, elle est emmenée à Long Island, dans la villa de Stewart Johnson. C'est un hébergement intéressé, puisque la fille de ce dernier, Priscilla Johnson-MacMillan, accessoirement informatrice de la CIA, est chargée de traduire du russe en anglais le manuscrit de Svetlana Allilouyeva, *Vingt lettres à un ami* (qui paraîtra le 2 octobre 1967). Après quelques jours de repos, Svetlana doit donner une conférence de presse et répondre aux questions des journalistes. Elle est logée dans des hôtels à New York, puis elle séjourne chez des «amis» qu'elle avait rencontrés en Suisse: le diplomate à la retraite

George Kennan, en Pennsylvanie; l'avocat new-yorkais Alan Schwartz, dans le Massachusetts; l'autre avocat américain Edward Greenbaum, à Brooklyn. Elle sera également hébergée un moment par la fille de Léon Tolstoï (Alexandra Lvovna Tolstoïa). Durant cette période, elle aurait déjà été tentée de revenir en Suisse, selon sa biographe: «[George] Kennan avait rappelé à Svetlana son envie de retourner en Suisse. Mais l'administration helvétique avait refusé. L'exilée avait déclenché trop d'agitation médiatique, lors de son précédent séjour» (Martha Schad, *La fille de Staline*, L'Archipel, 2006, p. 253).

Entretemps, Svetlana apprend que son visa d'entrée aux Etats-Unis n'est valable que six mois. Elle doit le renouveler, alors qu'elle croyait pouvoir rester sans condition dans ce pays. Ce n'est qu'après une année, en 1968 qu'elle obtiendra le statut d'immigrée (son arrivée sur le territoire américain sera postdatée). Victime de la *Realpolitik*, Svetlana Allilouyeva n'a jamais été considérée officiellement comme transfuge du régime soviétique. Les raisons? Il s'agit de ne pas envenimer les relations internationales à l'époque où se dénoue la crise des missiles intercontinentaux…

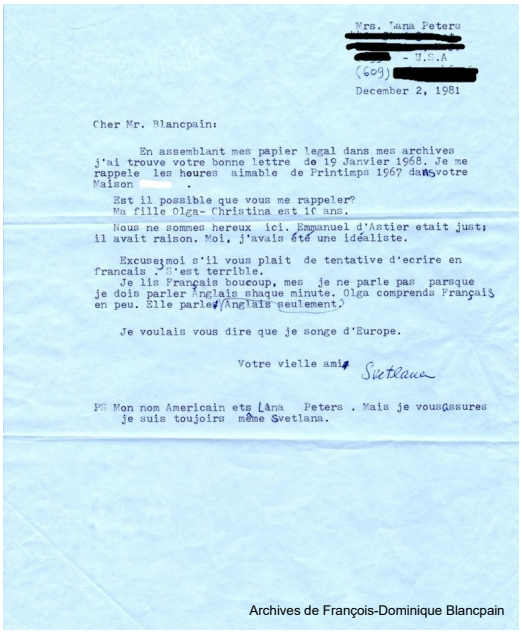
Enfin, Svetlana s'installe de manière autonome dans le New Jersey, à Princeton, où elle loue une maison et fréquente l'université. Là, elle s'amourache d'un certain Louis Fischer (https://en.wikipedia.org/wiki/Louis_Fischer), ancien correspondant en Union soviétique, qui la décevra en la trompant et l'éconduisant. Elle écrit bientôt son deuxième livre, *Tolko odin god/Une seule année*. Se lie d'amitié avec Olgivanna Lloyd Wright (https://en.wikipedia.org/wiki/Olgivanna_Lloyd_Wright), une danseuse originaire du Monténégro, veuve du célèbre architecte Frank Lloyd Wright (https://fr.wikipedia.org/wiki/Frank_Lloyd_Wright). Adepte des théories théosophiques et de la pensée mystique de Gurdjieff (https://en.wikipedia.org/wiki/George_Gurdjieff), Olgivanna imagine que sa propre fille, aussi prénommée Svetlana, morte dans un accident des années auparavant, lui est revenue! Elle invite Svetlana Allilouyeva à «Taliesin West», en Arizona, dans le domaine de son défunt mari, où vit une communauté de chercheurs, architectes et étudiants vivant selon des règles excentriques. L'architecte Wesley William Peters (https://en.wikipedia.org/wiki/William_Wesley_Peters), successeur de Frank Lloyd Wright, gendre d'Olga et veuf, s'y trouve aussi. Svetlana en tombe amoureuse et se marie avec lui le 7 avril 1970. Ils vont s'installer à «Taliesin East», la résidence d'été des Wright, dans le Wisconsin. A ce moment-là, Svetlana Allilouyeva change de nom et s'appelle désormais Lana Peters.

Elle donne naissance à Olga en 1971. Mais le mariage bat rapidement de l'aile. Ne supportant plus le style de vie communautaire de Taliesin et de la famille Wright, Svetlana divorce de Wesley William Peters. Elle retourne à Princeton avec sa fille en 1972. Elle voyage beaucoup à l'intérieur de l'Amérique et noue des amitiés avec des célébrités, telles que l'écrivain et critique littéraire Edmund Wilson, le philosophe Sir Isaiah Berlin et le producteur-réalisateur de films Nikita Mikhalkov. Puis elle déménage à nouveau, avec sa fille, en Californie. Avant de revenir une fois de plus à dans le New Jersey, à Pennington. Svetlana s'occupe essentiellement de sa fille et veut lui donner la meilleure éducation possible: cours de musique, éducation sportive, écoles privées… Malgré des difficultés d'argent, elle lui consacre de grands moyens.

> «Je lui ai demandé quelles étaient mes chances d'obtenir un permis de résidence permanente en Suisse française.»

Alors, Svetlana se remet à rêver de l'Europe. Après quinze ans de silence, elle reprend la plume pour écrire à Claude Blancpain. Mais le ton n'est plus du tout le même que dans les lettres de 1967. A l'enthousiasme se substituent l'amertume et le regret. Elle se plaint beaucoup de sa situation: «Nous ne sommes pas heureux ici. Emmanuel d'Astier avait vu juste; il avait raison. Moi, j'étais une idéaliste. […] Je voulais vous dire que je songe [à venir en] Europe.» (Lettre du 2 décembre 1981.)

C'est une allusion à la mise en garde que lui avait faite l'ami parisien. Quand elle l'avait rencontré chez les Blancpain, au printemps 1967 (lire «Svetlana Allilouyeva et Emmanuel d'Astier chez les Blancpain» (http://www.sept.info/svetlana-allilouyeva-staline-astier-blancpain/)), celui-ci doutait qu'elle trouve son bonheur aux Etats-Unis; il avait essayé de la convaincre de rester en Suisse ou de s'établir en France. Mais, à ce moment-là, les Américains avaient été plus réactifs et elle, elle était surtout pressée de fuir l'URSS.



Mrs. Lana Peters
[redacted] - U.S.A
(609) [redacted]
December 2, 1981

Cher Mr. Blancpain:

En assemblant mes papier legal dans mes archives j'ai trouve votre bonne lettre de 19 Janvier 1968. Je me rappele les heures aimable de Printimps 1967 dans votre Maison .

Est il possible que vous me rappeler?
Ma fille Olga- Christina est 10 ans.

Nous ne sommes hereux ici. Emmanuel d'Astier etait just; il avait raison. Moi, j'avais été une idéaliste.

Excuse-moi s'il vous plait de tentative d'ecrire en francais . C'est terrible.
Je lis Français boucoup, mes je ne parle pas parsque je dois parler Anglais shaque minute. Olga comprends Français en peu. Elle parle Anglais seulement.

Je voulais vous dire que je songe d'Europe.

Votre vielle ami Svetlana

PS Mon nom Americain ets Lana Peters . Mais je vous assures je suis toujoirs même Svetlana.

Archives de François-Dominique Blancpain

Lettre de Svetlana Allilouyeva à Claude Blancpain, le 2.12.1981.

Claude Blancpain répond à Svetlana: «J'ai été content de recevoir votre lettre après un si long silence. […] Si vous venez en Europe, vous viendrez nous voir» (Lettre du 14 janvier 1982.) Cinq mois plus tard, Svetlana réplique, longuement, en s'efforçant d'écrire en français dactylographié, pour partager ses déconvenues.

«J'étais en train de me renseigner au sujet des pensions de jeunes filles, les meilleures en Suisse pour y envoyer ma fille. J'essayais d'apprendre aussi, de manière discrète, par l'intermédiaire de "soi-disant" amis quelles étaient mes propres chances d'obtenir un permis de séjour en Suisse française. Je ne vous ai pas écrit plus tôt, à cause des changements qui se produisaient ici: de nouveaux obstacles apparaissaient, de

nouvelles idées étaient considérées, et repoussées, etc. Je n'ai jamais passé un hiver aussi rempli d'incertitude en ce qui concerne nos vies. Enfin, après beaucoup de paperasseries, d'évaluations ainsi que de grosses dépenses de temps et d'argent Olga a été acceptée à l'école de filles de St-Georges près de Montreux (à Clarence) et aussi au Collège Aiglon, dans les montagnes et la même région. Les deux écoles sont anglaises, dirigées par des professeurs anglais. Mais ces institutions enseignent le français comme second langage, de sorte que les enfants arrivent à le parler couramment […] J'ai écrit d'abord pour me renseigner au Dr Hafter, un avocat de Zurich (avec la firme Staehelin & Hafter); je le connaissais depuis le printemps 1967 [lire «La valise à un million et demi de dollars», (http://www.sept.info/?p=47964)*ndlr*]. Je lui ai demandé quelles étaient mes chances d'obtenir un permis de résidence permanente en Suisse française (que je connais bien et que j'aime, autour de Fribourg et Montreux, etc.) Je voulais être près de l'école d'Olga. J'ai écrit aussi au Dr Antonino Janner, qui "s'occupait" de mon cas dans le *Foreign Office* en 1967» (Lettre du 10 juin 1982. Antonino Janner, alors chef du secteur Est du Département politique fédéral, était chargé de superviser le séjour de Svetlana en Suisse en 1967, *ndlr*.)

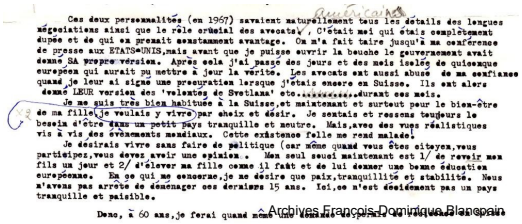
> «Rien que des mensonges! Je croyais qu'on m'offrait asile aux Etats-Unis.»

Dans cette longue missive, Svetlana revient sur les circonstances de son séjour en Suisse et de sa fuite aux Etats-Unis en 1967. Elle révèle que rien ne s'est déroulé selon sa propre volonté. De tels faits rendus publics en 1982 auraient pu encore causer un certain scandale international: «J'aurais besoin d'être en Suisse. J'ai aussi d'excellents souvenirs de ce pays, où, au début je n'avais pas l'intention d'aller. Vous savez probablement que c'est le *U.S. State Dept* qui m'a envoyée là. D'abord, au départ de l'Inde, ils m'avaient mise dans un avion en direction des USA. Mais, ayant changé d'avis, ils m'ont déposée à Rome. Là, j'ai dû, illégalement, rester trois jours, pendant que les Etats-Unis essayaient d'avoir la permission de m'envoyer en Suisse. Le permis a été accordé, mais on m'a dit de ne pas parler à la presse. Les déclarations ont été faites par un porte-parole. Et même lorsque j'étais aux USA, en avril à ma conférence de presse, on m'a dit de ne pas dire pourquoi et de quelle manière j'étais allée en Suisse. Et que au début je ne voulais pas "demander l'asile", puis enfin [que] j'avais changé d'avis et avais décidé de le demander aux USA afin d'aller dans ce pays pour y faire publier mon livre. Tout cela est un non-sens! Rien que des mensonges! Car JE CROYAIS qu'on m'offrait asile aux ÉTATS-UNIS et que j'allais y vivre d'une manière permanente.»

> «On m'a fait taire… j'ai passé des jours et des mois isolée de quiconque aurait pu mettre à jour la vérité!»

Quand Svetlana parle des personnes auxquelles elle a demandé

des renseignements sur la manière d'obtenir un permis de résidence en Suisse, comme le haut fonctionnaire fédéral Antonino Janner et l'avocat Peter Hafter, elle ne les considère plus aussi amicaux que dans son autobiographie *Une seule année* (1971). Le ton est moins bienveillant: «Ces deux personnalités (en 1967) savaient naturellement tous les détails des longues négociations ainsi que le rôle crucial des avocats. C'était moi qui étais complètement dupée et de qui on prenait constamment avantage. On m'a fait taire jusqu'à ma conférence de presse aux Etats-Unis, mais avant que je puisse ouvrir la bouche le gouvernement avait donné SA propre version. Après cela j'ai passé des jours et des mois isolée de quiconque européen qui aurait pu mettre à jour la vérité. Les avocats ont aussi abusé de ma confiance quand je leur ai signé une procuration lorsque j'étais encore en Suisse. Ils ont alors donné LEUR version des 'volontés de Svetlana'.»


Ces deux personnalités (en 1967) savaient naturellement tous les détails des longues négociations ainsi que le rôle crucial des avocats. C'était moi qui étais complètement dupée et de qui on prenait constamment avantage. On m'a fait taire jusqu'à ma conférence de presse aux ETATS-UNIS,mais avant que je puisse ouvrir la bouche le gouvernement avait donné SA propre version. Après cela j'ai passé des jours et des mois isolée de quiconque européen qui aurait pu mettre à jour la vérité. Les avocats ont aussi abusé de ma confiance quand je leur ai signé une procuration lorsque j'étais encore en Suisse. Ils ont alors donné LEUR version des 'volontés de Svetlana' etc.....durant ces mois.
Je me suis très bien habituée à la Suisse,et maintenant et surtout pour le bien-être de ma fille,je voulais y vivre par choix et désir. Je sentais et ressens toujours le besoin d'être dans un petit pays tranquille et neutre. Mais,avec des vues réalistiques vis à vis des évènements mondiaux. Cette existence relle me rend malade!
Je désirais vivre sans faire de politique (car même quand vous êtes citoyen,vous participez,vous devez avoir une opinion. Mon seul souci maintenant est 1/ de revoir mes fils un jour et 2/ d'élever ma fille comme il faut et de lui donner une bonne éducation européenne. En ce qui me concerne,je ne désire que paix,tranquillité et stabilité. Nous n'avons pas arrêté de déménager ces dernières 15 ans. Ici,ce n'est décidément pas un pays tranquille et paisible.
Dans, à 60 ans,je ferai quand même une demande de permis de résidence en Suisse.

Archives François-Dominique Blancpain

Extrait de la lettre du 10 juin 1982 de Svetlana Allilouyeva à Claude Blancpain.

Les personnes en qui elle avait placé sa confiance en Suisse, Svetlana les voit devenir de simples exécutants, sans empathie, toujours aussi soucieux du devoir à accomplir et des règles à respecter, mais détachés de la situation de 1967: «Il leur a pris environ cinq longs mois pour arriver à me dire que, à leur avis, je n'aurais pas de chances d'être acceptée avant que j'aie 60 ans. (J'en ai 56 maintenant). Ils m'ont fait remarquer que quand j'étais Svetlana Allilueva, déserteur de l'URSS, c'était légalement différent et ce serait probablement plus aisé. Mais maintenant que je m'appelle Lana Peters, citoyenne des Etats-Unis, mes chances étaient nulles. Et à 60 ans, ils ne sont pas même sûrs que j'y arriverais, car tout est décidé par l'administration locale du canton.»

Quelle hypocrisie de leur part! En effet, quand Lana Peters était Svetlana Allilouyeva, le Gouvernement suisse n'a jamais eu la ferme intention de lui accorder l'asile politique. Il avait même posé comme condition – secrète – à son accueil que le gouvernement des Etats-Unis s'engageât à trouver une solution dans un délai de trois mois (lire «La fille de Staline en Suisse: Victime des raisons d'Etat» (http://www.sept.info/fille-de-staline-suisse-67-raisons-detat/)).

> «A 60 ans, je ferai quand même une demande de permis de résidence en Suisse.»

On doit malgré tout supposer qu'Antonino Janner et Peter Hafter lui ont fourni – même sans se presser! – les informations correctes. Ils avaient raison d'un point de vue technique: devenue citoyenne américaine en 1978, Svetlana, comme n'importe quel requérant, ne pouvait pas obtenir un permis de résidence permanent en Suisse, d'un coup de baguette magique, sans motif

valable (travail, asile, mariage avec un Suisse…) Sauf qu'elle n'était pas n'importe quel requérant et que quantité d'obstacles lui avaient été imposés à cause de son ascendance, à son corps défendant.

«J'étais bouleversée et scandalisée par cela. Deux compatriotes déserteurs de l'URSS, un pianiste de renom V. As.*** et un champion d'échecs V. Ke.***, tous deux dans le même cas que moi, ont été acceptés et vivent tranquillement en Suisse allemande. Pourquoi eux et pas moi, ai-je demandé? Parce qu'ils sont déserteurs m'a-t-on répondu. Mais, ne suis-je pas déserteur moi-même, après tout? – Non, à ce qu'il paraît! Parce que je ferais ma demande en tant que citoyenne américaine. JE NE VOIS PAS DE LOGIQUE EN CELA. J'aurais apprécié qu'on m'explique ces règles tout au début. Car nous avons passé des mois et des mois à faire des recherches et des demandes de toutes sortes. Quand on nous a annoncé la désagréable nouvelle c'était la semaine de Pâques. Cela me serait impossible d'envoyer Olga en pension à Clarence et après être restée avec elle environ deux mois, aller en Angleterre et puis revenir trois fois par an pour l'emmener en vacances.» (Lettre du 10 juin 1982.)

Une solution temporaire, élégante, n'aurait-elle pas pu lui être proposée? N'aurait-on pu l'encourager à réaliser son vœu, en lui promettant d'obtenir demeure en Suisse après quelques années de résidence? Après toutes ces années, la loi kafkaïenne avait repris le dessus: à l'éphémère agitation politique s'était substituée l'administration pérenne… En outre, il n'y avait pas l'envie de raviver cette affaire, qui avait placé le Gouvernement helvétique en porte-à-faux avec les deux grandes puissances de la guerre froide. Encore une fois, la volonté propre, les désirs profonds de Svetlana sont contrariés. En fuyant l'URSS, elle croyait accéder à la liberté. Or elle ne retrouve que barrages, objections, restrictions.

«Je me suis très bien habituée à la Suisse, et maintenant et surtout pour le bien-être de ma fille, je voulais y vivre par choix et par désir. Je sentais et ressens toujours le besoin d'être dans un petit pays tranquille et neutre. Mais, avec des vues réalistiques [sic] vis-à-vis-des événements mondiaux. Cette existence folle me rend malade! Je désirais vivre sans faire de politique (car même quand vous êtes citoyen, vous participez, vous devez avoir une opinion). Mon seul souci maintenant est 1) de revoir mon fils un jour et 2) d'élever ma fille comme il faut et de lui donner une bonne éducation européenne. En ce qui me concerne, je ne désire que paix, tranquillité et stabilité. Nous n'avons pas arrêté de déménager ces derniers 15 ans. Ici, ce n'est décidément pas un pays tranquille et paisible.» (Lettre du 10 juin 1982.)

> «Dans ce monde libre, je n'ai pas connu une journée de liberté.»

Une réponse favorable de ses interlocuteurs suisses aurait pu changer sa destinée. Mais suite au refus essuyé au courant de l'année 1982, Svetlana décide de s'installer en Angleterre, à Cambridge, avec sa fille Olga. Durant cette période, elle se convertit au catholicisme romain – elle était orthodoxe depuis son baptême secret en URSS en 1962.

Puis un événement imprévu change une nouvelle fois la donne. En fuyant l'URSS, Svetlana avait abandonné ses deux enfants nés de deux mariages précédents, Joseph Morosov (1945-2008) et Iekaterina (Katia) Jdanova (1950). Elle souffrait bien sûr de cette séparation irrémédiable. Or la situation avait évolué, en Union soviétique, avec l'accession au pouvoir de Youri Andropov. A fin 1983, elle reçoit un coup de téléphone de son fils, qui lui suggère de venir le voir à Moscou. Katia, elle, avait renié sa mère depuis longtemps. Communiste fanatique, elle la considérait comme une traître à la patrie; devenue une volcanologue réputée, elle vivait isolée dans la péninsule du Kamtchatka.

Sur un coup de tête, Svetlana décide donc de retourner en Union soviétique avec sa fille. Son départ en novembre 1984 a fait la une des journaux (http://www.zeit.de/1984/47/was-bewog-swetlana): «La fille de Staline retourne en URSS!» Une conférence de presse (dont de rares photos témoignent (http://www.dp.ru/a/2011/11/29/V_SSHA_skochalas_Svetlana/)) est organisée à Moscou, durant laquelle Svetlana déclare: «Dans ce monde libre, je n'ai pas connu une journée de liberté.» Une phrase choc!

00:00 01:03

A son arrivée à Moscou en novembre 1984, Svetlana Allilouyeva houspille des journalistes anglophones qui tentent de la filmer et de lui arracher quelques mots: «Vous n'êtes pas des gens civilisés!» Source: Daily Mail (http://www.dailymail.co.uk/news/article-2067392/Stalins-daughter--famously-denounced-reign-terror--dies-Wisconsin-aged-85.html).

Svetlana et sa fille reçoivent un passeport russe. Elles demeurent près de deux ans en URSS. Mais ce séjour ne se passe pas si bien qu'espéré. Svetlana veut que toute sa famille soit réunie, mais sa fille Katia n'a donné aucun signe de vie, et son fils Joseph, alcoolique, avait dû être hospitalisé… Après quelques mois passés à Moscou, Svetlana et sa fille cadette Olga partent s'installer à Tbillisi, en Géorgie – dans la région natale du tyran Staline. Mais la mentalité collectiviste, les écarts de culture et la surveillance dont elles font l'objet finissent par avoir raison de l'enthousiasme. De plus, Svetlana découvre que le KGB a utilisé son fils pour la faire revenir en URSS.

Svetlana écrit alors, à trois reprises, au tout nouveau chef du Parti, Mikhaïl Gorbatchev, nommé en mars 1985, pour lui demander la permission de quitter l'URSS. Elle recevra des mois plus tard cette autorisation, après bien des embrouilles avec la police politique, comme si rien n'avait changé depuis son premier départ en 1966.

C'est alors qu'elle caresse à nouveau l'espoir de rejoindre la Suisse. Fin mars 1986, une employée du Consulat américain à Moscou lui rend visite pour régler les formalités de son départ. Svetlana lui demande «s'il lui serait possible de s'installer en Suisse francophone, où on l'avait déjà accueillie en 1967, dans un cloître.» La fonctionnaire se met en relation avec l'ambassade suisse à Moscou. «Nous allons essayer de vous aider»,

promet-elle. (Martha Schad, *La fille de Staline*, L'Archipel, 2006, p. 340).

Svetlana a maintenant 60 ans. Quatre ans plus tôt, elle avait juré dans une lettre à Claude Blancpain: «A 60 ans, je ferai quand même une demande de permis de résidence en Suisse et alors j'expliquerai ce que je pense de votre pays maintenant et ce que j'en pensais en 1967. C'est-à-dire mes vrais sentiments: car à ce moment-là il y avait toujours quelqu'un qui parlait en mon nom. Ou bien, de sots reporters expliquaient ma vie, mes sentiments et mes soi-disant paroles. Et cela, sans aucune autorité. Oui, je ferai ma demande après 60 ans!» (Lettre du 10 juin 1982.)

Par quelles voies la demande de Svetlana est-elle parvenue aux autorités suisses? Cet événement n'est attesté que de manière incomplète dans les Archives fédérales suisses (AFS). Ce sont d'ailleurs les dernières traces de l'existence de Svetlana Allilouyeva qu'elles contiennent. Le 3 avril 1986, l'ambassadeur de Suisse à Moscou, K. Fr.***, adresse un câble urgent – confidentiel – au secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères en Suisse, E. Br.***, en ces termes: «Swetlana Allilujewa, càd Lana Peters a émis le souhait de quitter l'Union soviétique et de retourner aux Etats-Unis. […] Selon nos sources, X possède comme auparavant la citoyenneté américaine. […] X souhaite passer quelque temps en Suisse avant son retour aux Etats-Unis. Elle se souvient encore très bien de son séjour dans un cloître fribourgeois, lorsqu'elle avait quitté l'URSS pour la première fois. […] Puisque ce cas sera certainement divulgué mondialement (la *BBC* devrait avoir vent de cette histoire) et puisque l'URSS a largement exploité pour sa propagande le retour de X en URSS, il me semble raisonnable de se questionner sur la faisabilité de ce projet. Est-ce que ce cas devrait être soumis, éventuellement, aux experts bernois de la CSCE (Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe (https://fr.wikipedia.org/wiki/Organisation_pour_la_s%C3%A9curit%C3%A9_et_la_coop%C3%A9ration_en_Europe), *ndlr*). Je vous prie de m'indiquer sous quelles conditions cela serait réalisable et s'il existe un intérêt pour la Suisse à héberger X pour un temps en Suisse avant son retour aux USA.»

Aucune réponse à ce câble diplomatique n'est conservée dans le maigre dossier des AFS concernant cette période. Pourtant, peu avant son départ de Moscou, Svetlana rencontre à nouveau l'employée de l'ambassade américaine, raconte sa biographe: «Svetlana apprit que les autorités suisses ne lui accordaient qu'une courte autorisation de séjour, lui refusant le droit de s'établir durablement dans le pays. Mais cela, Svetlana l'avait déjà entendu, des années plus tôt. L'Américaine l'aida à obtenir son billet d'avion pour Zurich, d'où elle prendrait un vol pour Chicago.» «De la capitale soviétique, elle s'envola d'abord pour Zurich, où l'attendait un agent de la Swissair, qui l'aida à prendre la correspondance en direction de Chicago. Tout ceci avait été arrangé depuis Moscou. Svetlana était déjà passée par là vingt ans auparavant» (Martha Schad, *La fille de Staline*, L'Archipel, 2006, pp. 342; 358). C'est ainsi que prennent fin les rêves de Svetlana pour la Suisse. Ou presque.

> «Mon seul rêve est de retourner au couvent de la Visitation à Fribourg.»

En 1986, après dix-huit mois passés en URSS, Svetlana retourne donc aux Etats-Unis, où elle vivra dans le Wisconsin, jusqu'en 1990. Sa fille, Olga rejoint quant à elle son collège-internat de Cambridge, en Angleterre. A partir de ce moment-là, Svetlana vit dans un grand dénuement. En 1987, un article du *Washington Post* révèle qu'elle subsiste d'emprunts.

En 1989, un témoignage épistolaire trahit la grande agitation qui règne dans son cœur et, toujours et encore, l'espoir de vivre en Suisse! C'est une lettre aux accents bouleversants, la dernière qu'elle écrit à Claude Blancpain, dans un français hésitant: «Je suis 63, malade (de cœur) et mal venue partout. Seulement le Dieu m'aime. Mon seul rêve de toutes les années passées est de retourner au couvent de la Visitation à Fribourg. Je suis catholique depuis 1982. Retourner pour mourir, pour être avec Dieu – toujours. Puis-je vous voir quelques jours ce novembre-décembre?»

Lettre de Svetlana Allilouyeva à Claude Blancpain, octobre 1989 (couvert). Archives de François-Dominique Blancpain

Rien, aujourd'hui, ne permet d'affirmer qu'elle serait venue en Suisse à la période indiquée. En 1990, Svetlana regagne l'Angleterre, sans aucune ressource. Elle est hébergée dans un foyer pour sans-logis, où elle vit d'une petite allocation d'Etat – car elle avait pris la nationalité anglaise. Toute la presse en parle en 1992. De 1993 à 1994, Svetlana alias «sœur Lana» entame une période de noviciat dans un cloître, le couvent Saint-Joseph de Rugby, dans le comté de Warwickshire (GB). Finalement, elle ne trouve pas la sérénité dans ce lieu où, persifle-t-elle, «toutes ces vieilles femmes passent leur temps au téléphone, appellent leurs enfants, leurs petits-enfants.»

Une dernière fois, elle cherche à trouver refuge en Suisse. «Elle rêvait de vivre dans un vieux cloître qui respire l'histoire et la tradition d'un couvent médiéval, confie la Mère supérieure du couvent anglais. Elle m'a donc demandé la permission de se retirer en Suisse ou en Italie, dans un cloître dont les pierres sentiraient l'encens» (Martha Schad, *La fille de Staline*, L'Archipel, 2006, p. 354).

En abandonnant le couvent, Svetlana se retrouve dans une grande misère matérielle, elle vit à nouveau de l'aide d'Etat, dans un petit village sur la côte de Cornouailles. Puis elle quitte la

Grande-Bretagne à l'automne 1994. Alors, selon sa biographe, «sœur Lana séjourna chez quelques amis dans une petite ville de la Suisse francophone. De là, elle se rendit plusieurs fois au cloître de la Visitation [à Fribourg]. La Mère supérieure de ce cloître n'a pu cependant le confirmer. Svetlana n'était pas retournée au couvent de la Visitation depuis 1967» (Martha Schad, *La fille de Staline*, L'Archipel, 2006, p. 354).

La Mère supérieure qui avait reçu Svetlana dans le couvent fribourgeois en 1967 est décédée. Son successeur – qui avait croisé Svetlana en 1967 dans ce même couvent – ne nous a pas confirmé non plus cette hypothèse. «Si elle était venue chez nous en 1994, je pense que je l'aurais su», nous a-t-elle affirmé. De même, il semble improbable que Svetlana ait séjourné «chez des amis dans une petite ville de la Suisse francophone», où elle ne connaissait que les Blancpain. François-Dominique Blancpain nous a assuré n'avoir pas connaissance d'une visite de Svetlana dans sa famille à ce moment-là…

> «J'en ai trop entendu sur la religion. Dieu est à mes côtés. Et je peux tout à fait être seule.»

En revanche, Svetlana a bel et bien cherché à se rendre dans un couvent au centre de l'Italie. Elle a écrit plusieurs fois au Vatican de même qu'à son directeur de conscience, un missionnaire italien, le *padre* Giovanni Garbolino, pour qu'ils lui trouvent une retraite. Sans succès.

Suite à toutes ces déconvenues, elle ne voudra plus entendre parler de religion institutionnelle. Elle en fait part à son directeur de conscience: «J'en ai maintenant trop entendu sur la religion. Je n'ai pas besoin de l'Eglise ni d'un prêtre. Dieu est ici, à mes côtés. Et je peux tout à fait être seule.» Mal lui en prit. Car le pire arrive lorsque le père Garbolino la trahit: il révèle à la presse toutes les lettres qu'elle lui avait écrites durant des années. Peut-être par vengeance mesquine – elle a rejeté la religion – il divulgue en détail sa quête religieuse au magazine italien *Chi* (http://www.mondadori.it/Il-Gruppo/Periodici/Italia/Chi) en 1996.

A la fin des années 1990, après un passage par Londres, Svetlana retourne définitivement vivre en Amérique. Elle éprouve le besoin de revoir sa fille, Olga, qui s'était installée un peu plus tôt dans la région du Wisconsin. Elle finit par rejeter aussi l'Europe, qui lui a causé tant de déconvenues et mis des bâtons dans les roues. Elle termine sa vie dans une maison de santé réservée aux gens pauvres du Wisconsin, non loin de sa fille.

De nos jours, le caractère clandestin du passage de Svetlana en Suisse est encore bien marqué, du point de vue américain. En témoigne récemment un article de Nicholas Thompson, rédacteur en chef du *New Yorker*. Il avait fait la connaissance de Svetlana alias Lana Peters vers la fin de sa vie. Entre 2006 et 2011, il entretient une correspondance assidue avec celle-ci. Mais de cet échange, le volet suisse est absent. Dans « My friend, Stalin's daughter » *(The New Yorker (http://www.newyorker.com /magazine/2014/03/31/my-friend-stalins-daughter)*, 31 mars 2014), traduit en français sous le titre « Staline, mon petit père » *(Vanity Fair, (http://www.vanityfair.fr/actualites/international/articles*

*/staline-mon-petit-pere/15410)*17 février 2015), l'auteur passe, comme chat sur braise, sur la période helvétique de la fille de Staline entre le 11 mars et le 21 avril 1967. Un secret suisse bien gardé.

Jean-Annet d'Astier de la Vigerie (1920-1976)

Frère de Bertrande Blancpain, il a participé comme elle au mouvement de résistance la Dernière Colonne, mis sur pied par leur oncle Emmanuel d'Astier de la Vigerie. Arrêté par les Allemands en 1941, il ne se présente pas à son procès en appel et passe clandestinement en Suisse avec sa sœur Bertrande en 1942. Il gagne Londres en 1943, pour s'engager dans les Forces aériennes françaises libres.
«C'était l'aventurier de la famille, raconte son petit-neveu François Dominique Blancpain. Il s'était engagé dans le Groupe Lorraine, parmi ces 200 aviateurs français qui ont rejoint l'Angleterre en refus de l'armistice. En 1943, il s'est fait descendre en mission dans la région de Compiègne. Grièvement blessé et fait prisonnier par les Allemands, il fut interné au Stalag II A de Neubrandenburg, jusqu'en 1945. Libéré par les Américains, il est allé à la rencontre des Russes… A la fin de la guerre, il avait débarqué ici à Fribourg avec des amis russes et américains! C'était un personnage romanesque, il n'a jamais pu rester tranquille! En avril 1967, quand il a rencontré chez nous Svetlana, la fille de Staline, il était en convalescence, mal en point, il venait de se faire matraquer en Algérie par l'OAS (Organisation de l'armée secrète). Grand séducteur, cela ne l'a pas empêché de s'éprendre de Svetlana Allilouyeva! Il lui faisait les yeux doux!»